

Annexe 2

Pages 105 à 108

JF : Mais si je vous dis que ce n'est pas pour ça, mais seulement pour garder toute pure l'horreur de ce métier ?

H : Je m'excuse, mais, même dans ce cas, je ne suis pas d'accord. Je crois que vous avez déjà commencé à vivre une vie en réalité, mademoiselle, et qu'il vous faut vous le répéter inlassablement, je suis bien ennuyé de vous dire une chose pareille mais, oui, je crois que c'est fait, que vous avez commencé et que déjà, pour vous aussi, le temps passe et que déjà vous le gâchez, vous le perdez, par exemple en acceptant ces corvées ou d'autres que vous pourriez éviter.

JF : Vous êtes gentil, monsieur, de penser à la place des autres avec tant de compréhension. Moi, je ne pourrais pas.

H : Vous, vous avez autre chose à faire, mademoiselle, et c'est là, voyez-vous, l'avantage qu'il y a à ne pas tant espérer.

JF : Puisque je suis décidée à en sortir, c'est peut-être vrai, c'est peut-être ça, le signe que la chose est commencée. Et que je pleure aussi quelquefois, cela aussi doit être un signe.

H : On pleure toujours, non, ce n'est pas ça, ce que c'est, c'est que vous êtes là, simplement.

JF : Mais, un jour, je me suis renseignée à notre syndicat et j'ai vu qu'il rentrait tout à fait dans nos attributions normales de faire la plupart des choses que nous faisons. C'était il y a deux ans. Je peux bien vous le dire, au fond, nous avons parfois dans notre travail à nous occuper de très vieilles femmes de parfois quatre-vingt-deux ans, et qui pèsent jusqu'à quatre-vingt-douze kilos, et qui n'ont plus leur raison, et qui font leurs besoins dans leurs robes à toute heure du jour et de la nuit et dont personne ne veut plus entendre parler. C'est si pénible que, oui, je l'avoue, il nous arrive parfois d'aller jusqu'au syndicat. Et il se trouve que ces choses ne sont pas interdites, qu'on n'y a même pas pensé. D'ailleurs, même si on y avait pensé, vous savez bien, monsieur, qu'il s'en trouverait toujours parmi nous pour accepter de faire n'importe quel travail, qu'il y en aurait toujours pour accepter de faire ce que nous refuserions de faire, qu'il s'en trouverait toujours qui ne pourraient faire autrement que d'accepter de faire ce que tout le monde aurait honte de faire.

H : Mademoiselle, quatre-vingt-douze kilos, disiez-vous ?

JF : Oui, à la dernière pesée, elle a encore grossi, et je vous ferai remarquer que je ne l'ai pas assassinée même il y a deux ans, en revenant du syndicat, et elle était bien grosse et j'avais dix-huit ans, et que je ne l'assassine pas, toujours pas, alors que ce serait de plus en plus facile, bien sûr, puisqu'elle vieillit de plus en plus, et sa fragilité d'autant malgré sa grosseur, et qu'elle est seule dans la salle de bains le temps de la

MES PREMIERES SEQUENCES

NIVEAU : Terminale Bac Pro

LIRE *LE SQUARE* DE MARGUERITE DURAS

laver, et que la salle de bains est au bout de ce corridor dont je vous parlais, et qui est long comme la moitié de ce square, et qu'il suffirait de la maintenir sous l'eau pendant trois minutes pour que la chose soit faite, et qu'une plus, elle est si vieille que ses enfants ne verraient plus grand inconvénient à sa mort, ni elle-même d'ailleurs, qui ne sait plus rien de rien, et je vous ferai remarquer que, non seulement je ne le fais pas, mais que je m'en occupe bien, toujours pour les mêmes raisons que je vous ai dites, encore une fois, parce que si je l'assassinais, cela voudrait dire que j'envisage dans les choses possibles que ma situation pourrait en être améliorée, pourrait devenir supportable tout court, et que si je m'en occupais mal, outre que cela serait également contraire à mon plan, il s'en trouverait toujours pour s'en occuper bien. Non, il n'y a qu'un homme qui puisse me sortir de là, ni le syndicat ni moi-même. Encore une fois, excusez-moi.

H : Ah ! Je ne sais plus quoi vous dire, mademoiselle.

JF : N'en parlons plus, monsieur.

H : Oui, mademoiselle, mais, une dernière fois, ainsi cette femme, il me semble et vous le dites vous-même, que ce serait à peine le faire. Et personne ni elle-même n'y verrait grand inconvénient comme vous dites. Encore une fois, je ne vous donne pas de conseils, n'est-ce pas, mais il me semble que, dans certains cas, des gens, d'autres gens, pour se faciliter un peu la vie, pourraient par exemple faire cela et espérer ensuite tout autant de l'avenir.

JF : Non, monsieur, c'est inutile de me parler comme ça. Je préfère que cette horreur grossisse encore. C'est ma seule façon d'en sortir.

H : On peut toujours bavarder, n'est-ce pas, mademoiselle, et simplement je me demandais s'il ne serait pas comme un devoir de se soulager de tellement espérer ?

JF : Je connais quelqu'un, monsieur, au fond je peux bien vous le dire aussi tant qu'à faire, quelqu'un comme moi qui a essayé, qui a tué.

H : Non, peut-être l'a-t-elle cru, même elle, mais ce ne doit pas être vrai, elle n'a pas tué.

JF : Un chien. Elle avait seize ans. Vous me direz que ce n'est pas la même chose, mais, elle qui l'a fait, elle dit que ça ressemble énormément.

H : On ne lui donnait pas à manger sans doute, ce n'est pas tuer, ça.

JF : Si, ils mangeaient tous deux pareillement. C'était, comprenez-vous, un chien d'un très grand prix. Donc, s'ils mangeaient différemment des autres, tous deux, ils mangeaient pareillement. Alors, un jour, elle lui a volé son beefsteak, une seule fois. Et puis ça n'a pas été suffisant.

H : Elle était si petite encore, et elle avait faim de viande comme les enfants.

JF : Elle l'a empoisonné. Elle a pris sur son sommeil pour lui mélanger de l'éponge à sa pâtée. Peu lui importait le sommeil, me racontait-elle. Le chien a mis deux jours à mourir. Si, c'est la même chose. Elle le sait, elle l'a vu mourir.